

DES YEUX DANS LA PLAINE

La fumée du cigare me brûlait la gorge et je lui demandai qu'il me repasse la bouteille. Il me la tendit et s'éloigna de quelques pas. Nous étions sur le quai de la gare de Болотное. Cela correspondait sur le dépliant que la compagnie touristique m'avait donné à la ville de Bolotnoïe. Nous avions enjambé le fleuve Ob et dépassé de quelques stations la ville de Novossibirsk – Новосибирск.

J'étais fasciné par ces lettres, Н о в о с и б ъ р с к , Б о л о т н о е. Je les contemplais à chaque fois un long moment, les yeux rivés sur leur relief. J'aimais regarder cet alphabet et je ne souhaitais pas chercher à le maîtriser, seulement le garder en moi comme un langage mystérieux.

3000 kilomètres nous séparaient de Moscou où j'embarquai à bord du Transsibérien, le chemin de fer sur lequel roulait le train qui devait me conduire à Vladivostok. J'avais longtemps enterré ma vie dans le labeur. Je l'enterrais à ce moment-là dans ce défi sans but.

3000 km. Cette distance prenait tout son sens depuis que nous avions pénétré la steppe de Baraba. La steppe, une étendue infinie qui s'engouffre au plus profond de notre rétine pour se retrouver comprimée dans l'étroite cavité de nos crânes.

J'observais donc ces lettres et imaginais la ville à l'architecture rectiligne de l'autre côté de la gare, à moins que ça ne soit au contraire une ville aux façades de briques rouges, aux maisons à clocher à bulbe ou aux toits en pavillons à lamelles de bois.

Comme je n'aurais pas le temps de me perdre dans ses ruelles, je fermai simplement les yeux pour m'installer dans l'espace apaisant de la plaine.

Je sentis une main me secouer fermement. Je rendis la bouteille à son propriétaire et n'essayai même plus de tirer sur le cigare infect qu'un passager m'avait offert un peu plus tôt. Il n'avait rien à faire entre mes doigts, pourtant je ne le jetai pas, trouvant qu'il me donnait une allure que je ne retrouverais jamais dans ma ville natale française.

Il ne me manquait plus que des bagues en or et une ou deux prémolaires en argent et j'aurais l'impression de vivre dans un film de gangsters russes. Non. Même affublé de ces accessoires, il me manquait un élément essentiel pour atteindre le charisme de ces personnages et leur capacité à jouir de la vie : la liberté.

Je ne sais pas grand-chose de l'homme qui m'offre régulièrement de sa boisson. Il est monté à Barabinsk. Nous nous sommes rencontrés au wagon-restaurant. Il m'a offert un verre et j'ai accepté aussi naturellement que si j'avais accepté un verre offert par un ami de longue date que je n'aurais pas vu depuis longtemps.

Je faisais ce constat lorsque le chef de gare nous fit signe de remonter à bord. L'escale à Bolotnoïe prenait fin. Un coup d'œil circulaire sur cette gare que je ne reverrais probablement jamais et j'embarquai pour la suite de mon voyage.

Je me dirigeai vers ma cabine. Mon compagnon de route, probablement vers la sienne.

Ma cabine comptait six bannettes : trois superposées d'un côté, trois superposées de l'autre.

J'avais choisi celle à mi-hauteur pour pouvoir observer le paysage défiler en position allongée. C'est ce que je fis. Je m'y allongeai. J'accrochai mon manteau de laine sur le côté des lits superposés, me déchaussai et m'étendis avec lenteur afin que mes muscles se préparent à ce moment délicieux où ils se répandront sur la couche.

J'étais sur le quai d'une gare au cœur de la Russie il y a un instant, pensant aux nuages et aux petits oiseaux, l'instant suivant je ne pensai plus à rien. Broutille.

A peine me demandai-je si le cigare se trouvait encore entre mes doigts crispés que je somnolais.

Le paysage défilait au-delà de la vitre. Entre deux balancements du wagon, mes méninges fonctionnaient activement en comparaison de mon corps complètement endolori. L'homme avec qui je partageais du temps depuis quelques centaines de kilomètres surgit dans mon esprit. Il pouvait être dans cette tranche d'âge où les affaires d'un homme sont en retrait du monde et de son empressement. Son visage trahissait une activité ouvrière ou paysanne, mais tous les visages d'homme russe me semblaient marqués par les mêmes traits que l'on attribuait à la dureté de la vie, à l'assaut des éléments ou des différentes formes de pouvoir. J'admettais bien que ces pensées avaient pour origine un fantasme de jeune Européen.

Dans mon imagination j'aimais cette personne. Cette sorte de Baba Yaga au masculin. Il représentait le grand-père effacé et silencieux, gardien de l'exaltation de la vie et de ses palpitations.

J'en avais longtemps voulu à mon propre grand-père de ses discours bornés et d'une certaine lâcheté. Cette rencontre me réconciliait avec lui. Grâce à ce voyage, glissant sur les rails sans autre but que partir d'un point et arriver à un autre, j'entretins avec lui une conversation imaginaire.

Le vieux du train semblait anticiper mes gestes et répondre aux tourments de mon âme sans que je ne les exprime vraiment. On souriait de plaisir ensemble au passage d'une femme dans la travée. Je

pensais que comme moi, il imaginait l'amour qui pouvait naître de cette rencontre.

Nous partagions à boire pour passer le temps et rendre confuse la rigueur de celui qui sévissait sur les vitres du train : trop de soleil, trop de pluie, trop de froid, trop de temps pour penser à ça.

Je remarquai tout à coup une animation curieuse au milieu du marais que nous traversions. Un loup et un rapace se poursuivaient ou jouaient à se poursuivre au milieu des buissons et des flaques d'eau cernées par la terre noire. Le ciel se reflétait dans chacune d'elles. Cela ressemblait à de grands ocelles maquillés comme les danseuses des mille et une nuits.

Je me redressai pour mieux voir. Et lorsque j'eus changé ma position, tout deux s'arrêtèrent, l'un sur la branche d'un arbre sec, l'autre au-dessous. Ils semblaient regarder dans ma direction et même, dans les yeux. Malgré la distance, leurs regards s'accrochaient au mien.

Leurs têtes pivotaient légèrement au fur et à mesure que le train s'éloignait. Au bout d'un moment ils lâchèrent la tension et reprirent leurs courses et leurs jeux. Jusqu'alors appuyé sur mes coudes je m'affalai.

C'était en vérité la troisième fois que j'assistais à cette scène. Enfin il me semblait.

On frappa à la porte de mon compartiment. Aucun des passagers partageant la cabine avec moi n'était apparu depuis un moment, mais la notion de temps avait très vite disparu depuis le début du voyage.

Je me redressai, descendis de ma couchette et ouvris : un contrôleur.

J'en avais vu quelques-uns depuis Moscou. Je lus son nom sur son badge : Dimitri Datslavakis.

Il exhalait un parfum de thé à la bergamote.

« Ticket. »

Je saisis ma veste, en sortis mes papiers et lui tendis mon billet.

Il hocha la tête :

« Passport. »

Je m'exécutai et lui tendis mon passeport.

Il s'éloigna en direction de sa cabine de service. Ils font toujours ça et je ne suis jamais rassuré durant ce laps de temps où je ne suis plus en possession de mes papiers.

Mes méninges se réveillaient sur cette contingence quand je m'aperçus de quelque chose d'inhabituel chez ce contrôleur : il n'était pas animé de la rigidité de la démarche russe à laquelle on est habitué, mais il se déplaçait comme sur un bateau qui subissait les assauts des vagues. Sa démarche irrégulière ne correspondait pas aux mouvements réels du train. Je m'étonnais de cette allure dégingandée. Cela me fit une forte impression et l'idée d'être abusé me revint subitement.

Je réintérai ma cabine. J'avais toujours le cigare entre les doigts. Il empestait tellement que je me résolus à le jeter dans l'instant. Je me chaussai pour m'occuper l'esprit le temps que le contrôleur revienne.

On frappa à nouveau. J'ouvris avec empressement, j'étais complètement réveillé. Ce même Dimitri me fit signe de le suivre et je le fis de mauvaise grâce : il ne m'avait pas encore rendu mes papiers. Ne pas demander s'il y a un problème. Le suivre. Ne pas laisser paraître ce qui n'existe pas. Que se passe-t-il ? J'aurais peut-être dû faire l'effort d'apprendre le russe pour me tirer de cette affaire.

Quelle affaire ?

Il s'était mis à siffler un air dont j'eus du mal à identifier la mélodie. Dommage, j'aurais pu engager la conversation sur ses goûts musicaux pour me détendre.

Nous remontions la coursive pour arriver jusqu'au wagon-restaurant où nous avions pris l'habitude de nous installer, le vieil homme et moi. Il s'arrêta exactement devant notre table, à ce moment-là inoccupée.

« Vous être personne » – il fit un geste me désignant puis montrant un paquet appuyé contre la cloison du train.

C'était une affirmation, pas une question. Moi être personne ; et j'étais lié à ce qu'il me montrait : du papier kraft entourait ce qui ressemblait à une toile. Je n'osais pas toucher, je ne comprenais pas. Je passai mes mains sur le bas de mon visage pour m'aider à réfléchir. Répugnante, l'odeur acre du tabac sur mes doigts me donna immédiatement la nausée.

Je serrai les dents et cherchai à me donner une contenance.

« Vous Camille Laveau ? »

En même temps, il empoigna la sacoche qu'il portait en bandoulière pour en sortir quelque chose. Je fis oui avec la tête. Ah, mes papiers ! Qu'on en finisse ! Je sentais monter les abeilles à mes oreilles.

Il s'approcha du paquet en m'indiquant une information écrite sur le kraft : Камий Лаво. Il me rendit mes papiers, saisit le tableau, me le colla dans les mains. Il parla longtemps dans sa langue en me faisant pivoter et en m'indiquant de retourner vers mon wagon. Il tapota sur mon épaule comme pour m'y encourager. A nouveau, l'arôme de bergamote se répandit et contrastait avec l'odeur du tabac froid.

J'avais envie de me retourner pour demander où était le vieux qui était là. C'était certainement à lui. On pouvait l'attendre pour lui rendre.

Il me chassa comme on chasse un enfant qui s'obstine à rester entre vos jambes alors qu'il court un risque en y restant.

Finalement, j'étais soulagé et embêté. Soulagé parce que je pouvais rejoindre mon antre de quelques jours pour m'y réfugier et faire le point. Embêté parce que je me retrouvais avec quelque chose qui n'était pas à moi.

Je fis donc le trajet inverse du wagon-restaurant à mon compartiment.

Je rentrai à l'intérieur. L'Anglais et les deux Coréens avec qui je partageais la cabine étaient présents. Ils discutaient avec animation. Je les saluai et leur demandai si l'un d'entre eux parlait un peu le russe. L'Anglais hocha la tête.

- What you read written here^[1]?

Il se pencha et étudia l'inscription. Attrapa quelque chose dans son sac. Tourna et retourna les pages. S'arrêta. Refouilla dans son sac pour saisir de quoi écrire. Griffonna. S'arrêta. Me regarda. Il semblait vouloir résoudre une énigme en m'observant.

- What is your name^[2] ?

- Camille.

- Камий means Camille I think. I think, it's your name written in here^[3].

Je ressortis en trombe pour retrouver le contrôleur. Quelle était cette mauvaise blague qu'on était en train de me jouer ? Je décidai de retourner vers le wagon-restaurant. Je croiserais bien Dimitri en chemin ou le vieil homme là-bas. J'étais certain que l'un ou l'autre me donnerait une explication.

D'un pas résolu, j'allai à contresens de la direction du train. Je croisai une énième fois les visages déjà aperçus un peu plus tôt.

Je m'étais déjà fait la réflexion qu'à certains endroits, les contreplaqués des wagons étaient écaillés et ne tenaient plus. Comme si le long serpent circulant sur les rails centenaires muait et se défaisait de l'intérieur.

En chemin, j'avais bien cru saisir à quelques reprises les effluves de bergamote de Dimitri. Quand je me permis de toquer aux portes, je ne trouvai qu'une famille en pleine séance de thé puis un couple, en dégustation également.

Le train annonça que nous entrions en gare de Tiajinski. Combien de fois nous étions-nous arrêtés depuis que j'étais descendu sur le quai à Bolotnoïe ?

J'arrivai au wagon-restaurant et n'y vis pas mon ami. Je n'avais pas croisé Dimitri-le-contrôleur non plus.

Je descendis par la première porte pour voir si l'un ou l'autre apparaissait. Je marchai le long du quai. Je fus frappé par la fraîcheur et le bruit. On entendait celui des motrices sur d'autres voies, l'écho des frottements de ferrailles ainsi que les annonces des services de gare. Je remontai le train par l'extérieur jusqu'à la hauteur de ma voiture. Avant de regagner mon compartiment, je fis à nouveau quelques pas et me ravisai. Le départ de Tiajinski était annoncé sans que j'aie réussi à retrouver ni le vieux ni l'employé du train.

Une fois dans mon compartiment, je saisis le tableau et déballai le papier de protection. Posé sur ma couchette, à hauteur des yeux, en même temps que je retournais l'ensemble pour découvrir le dessin, je vis sur le quai, en train de m'observer en riant, le vieil homme et Dimitri. Ils me saluèrent et se mirent à danser bras dessus bras dessous, tandis que le convoi se mettait en branle.

Sur la toile : un rapace et un loup gris, l'un assis sur la branche d'un arbre sec, l'autre juste en dessous. La terre était noire et le ciel un camaïeu argenté. L'herbe de la steppe, rousse ou brune, semblait frissonner sous les assauts du vent. Les cieux se reflétaient dans le marais. On aurait dit de grands ocelles mirant les profondeurs infinies de l'univers.

[1] Qu'est-ce qui est écrit ici ?

[2] Comment t'appelles-tu ?

[3] Камий signifie Camille je pense. Je pense que c'est ton prénom écrit-là.